



Une histoire pour dormir debout

Pascale Mignon

DANS **LA LETTRE DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE** 2008/1 n° 71 , PAGES 37 À 39
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 2101-6046

ISBN 9782849209043

DOI 10.3917/lett.071.0037

Date de mise en ligne : 20/05/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2008-1-page-37?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Une histoire pour dormir debout

Pascale Mignon

Il est 20 h, c'est l'heure du lit. Il est 20 h et c'est la nuit... La nuit, la lumière vient de l'intérieur de la maison. Elle est artificielle et elle éclaire, dans la chambre de Gabriel, la chaise et son coussin jaune, la table blanche, la photo du chat aux yeux vairons accrochée au mur, la vieille armoire anglaise, le dodi bleu sur le lit... La nuit, la lumière est dedans et le noir est dehors. Mais sa présence ne tient qu'à la simple décision d'appuyer avec un seul doigt sur ce petit bouton à côté de la poignée de la porte. Il ou elle appuie et la chambre vacille dans le noir ! Il faut quelques longues secondes pour que, dans l'obscurité, du visible se révèle. La clarté est alors à l'extérieur de la chambre, de l'autre côté de la porte ; le petit rai lumineux que laisse filtrer le bas de porte en témoigne jusqu'à ce qu'il s'efface, lui aussi... La lumière est éteinte, les bruits se réveillent... Où est donc alors la frontière entre le dedans et le dehors ? N'y aurait-il pas, au moment où la nuit se lève, un temps où de la confusion se crée entre moi et le reste du monde, comme aux temps d'avant la séparation ? D'où viennent ces bruits, ces menaces, ou encore ce sentiment de bien-être, de vrai bonheur ? Quels échos appellent-ils ?

La nuit, les frontières s'estompent, à moins que, la nuit, je ne sois, justement, « sur la frontière ¹ », sur cet espace propice aux rencontres menaçantes..., ou sécurisantes..., sur la ligne d'horizon.

Il est 20 h et... Gabriel n'a pas sommeil ! Gabriel a cinq ans. Avant d'aller dormir, il se poste régulièrement devant la fenêtre de sa chambre. C'est l'hiver, les jours sont courts. Gabriel guette l'arrivée de la lune. Il vient vérifier, le soir, que c'est bien sa lueur blanche qui va éclairer le marronnier du jardin d'en face.

Pascale Mignon, psychanalyste, chargée de recherche au Grape.
1. M. Warschawsky, *Sur la frontière*, Hachette, Pluriel, 2004.

Pas question de fermer les volets complètement, d'obturer tout passage à la lumière de la nuit. Il faut que le rayonnement de la lune entre dans son espace. Il a peur du noir du dedans. Bien sûr ce n'est pas très rassurant lorsqu'il y a du vent et que les ombres des branches frissonnent sur les murs de sa chambre. Mais quand il a un tout petit peu trop peur, il accroche son regard à l'image de « Pluto », insérée dans une prise, tout près de son lit, et serre son dodi bleu, qui n'a alors de bleu que celui de la nuit. Il le serre de ses deux mains, sous son menton.

Pas question non plus de se glisser sous sa couette d'ours polaire et de s'endormir sans que sa mère ou son père ne lui ait lu une histoire. Surtout sa mère. Il aime sa maman qui raconte. Il aime cette histoire du soir. Elle est là comme une veilleuse, non pas celle qui ferait briller le cœur de la nuit, mais une veilleuse dont il s'imprègne comme d'une présence et le rend un petit peu moins solitaire, à l'heure où il a l'obscurité pour seuls alentours.

Les histoires, elles changent, mais il a ses préférées. Lorsque sa mère s'assied au bord de son lit, tout près de son oreiller, et prend le livre dans ses mains, il se cale près d'elle avec dodi-bleu, il suce son pouce, et ses yeux pétillent de plaisir. C'est sûr, ce soir l'histoire durera très longtemps, il ne dormira pas. Il n'a pas sommeil ! Ce soir, il demande l'histoire de *Corne rouge* ².

Sa maman ouvre le livre... et Gabriel guette l'arrivée du soleil à l'immense nez vert et au sourire éclatant. Il le caresse, parce qu'il le trouve tout doux. Puis il entend la voix de sa maman qui raconte « Dimanche, le garçon griffonneur se met au milieu de la page blanche et peint un corne rouge. Sois mon ami, lui dit-il tout de suite ». Il entend la voix de sa maman, et dodi bleu sent si bon ! Et puis le garçon griffonneur poursuit son chemin de semaine : lundi il fabrique *un troutroutrou* qui devient son ami, et mardi il peint *un rhino-rose* et *un rhino-carreau*..., mais Gabriel attend mercredi où *le rhino-carré*, tout rouge, surgit de la page et ouvre les bras pour l'embrasser... Jeudi, le garçon griffonneur peint *un corne noir*, tout souriant et *un corne rayé*, plein de dents... Ils sont là comme pour annoncer à Gabriel, qui le sait déjà, que, lorsque sa maman va tourner la page, ce sera vendredi... et *le rhino de minuit* apparaîtra brusquement sur toute la page, tout noir, le nez enfoncé, les yeux couleur fantôme, la bouche ouverte, déployant son large manteau aux teintes assombries. Quelquefois il lui fait peur, car il a l'impression qu'il a dévoré des rhinos qu'il cache tout au creux de lui, quelquefois il a moins peur parce que les rhinos cachés n'ont pas l'air bien malheureux, peut-être qu'ils jouent..., mais c'est pas si sûr... ; et la voix de sa maman continue : « Samedi, c'est le tour de rhino-pois et de corne à tâtons » : là, Gabriel ferme les yeux et touche du bout des doigts *corne à tâtons* qui est dessiné en petits points saillants, comme en écriture braille. Il promène sa main sur son corps, sans le regarder. Il retient la page pour que sa maman ne la tourne pas. Il dit qu'il ne l'a pas encore tout à fait reconnu... Il sait que la fin arrive. Il retient le moment où sa mère va lire : « Ce sont tous mes amis, pense le garçon griffonneur. Il les range dans son livre et s'endort. » Pourtant il faudra bien qu'il l'entende cette phrase pour que sa mère tourne encore la page et qu'apparaisse la lune verte qui sourit au soleil, mais qui ne le voit pas parce que, lui, il est tout là-bas, au commencement de l'histoire...

2. K. Pakovska, *Corne rouge*, Seuil-Jeunesse, 1999.

Gabriel se laisse ravir, un ravissement qu'il voudrait faire durer encore un peu plus, toujours un petit peu plus... La voix de sa mère qui lit, qui raconte, est une mélodie, une musique, une chanson. Il entend cette voix qui sort de la bouche de sa mère, elle est articulée par elle, et pourtant c'est comme s'il la percevait du dedans de lui. Quand il l'écoute, il retrouve quelque chose qu'il connaît de lui. Alors l'histoire d'avant la nuit..., lue par sa mère au bord du lit, c'est aussi une rencontre qui réapparaît, une histoire ancienne qui prend les couleurs de sa vie, aujourd'hui.

C'est également par l'histoire de bord de lit, qu'une voix familière porte jusqu'à lui les mots d'un autre. Ce ne sont pas les mots choisis par sa mère, mais c'est elle qui les incarne. Ce ne sont pas les images choisies par elle, mais c'est elle qui en est le support. Le livre et l'histoire qu'il raconte sont comme un signe de la séparation de la mère et de son enfant, ils sont entre les deux, là, sur la ligne de démarcation. La lecture et l'écoute de l'histoire peuvent alors marquer échanges et partage, être une trace du chemin de l'un vers l'autre, juste avant la séparation nocturne ; elles peuvent l'une et l'autre prendre un malin plaisir à jouer de l'écho. Au moment où l'univers va changer de sons et lumières, où il va se peupler d'incertitude et de fragilité, Gabriel se nourrit de ce qu'il aime. Le livre dont l'histoire vient de lui être lue est un mets qu'il va peut-être continuer de déguster, dès que les bords du lit ne seront plus habités, mais qui retiendront, un temps encore, l'empreinte d'une présence qui s'en est allée. Un mets au goût des mots des bords de nuit.

Gabriel réorganise sa vie, seul dans son lit. Depuis qu'il n'a plus de couche la nuit, il se sent grand, il a un pyjama ! Mais des fois il a peur que son zizi tombe quand il dort. Avec la couche, au moins, il était protégé. Alors, des fois, il vérifie qu'il est toujours là. Il pense à tout à l'heure, il pense à demain. Il pense à *corne rouge* et à tous ses amis les rhinos. Ils sont là, au bord du lit. Son préféré, c'est *le rhino-pois*. C'est souvent son image qui apparaît derrière ses paupières closes. Il pense à sa mère, il pense à son père. Pourquoi ne vont-ils pas dormir en même temps que lui ? Il voit *rhino-carré* qui vient l'embrasser. Quand il est dans son lit, et qu'il laisse venir toutes ces images derrière ses paupières, Gabriel n'a pas l'impression d'être couché, d'être allongé et immobile. Il bouge, il parle, il est vivant. Et si les histoires ça servait à dormir debout ?